

Moltke [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **36 (1891)**

Heft 6

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-336947>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXXVI^e Année.

N^o 6.

Juin 1891

Moltke¹.

Comme nous le disions dans notre précédent numéro la mort du célèbre maréchal allemand a causé une émotion générale en *Autriche-Hongrie*, avec des appréciations très élogieuses et variées de sa carrière.

L'empereur François-Joseph a appris à Vienne, le 26 avril, la nouvelle de la mort du maréchal de Moltke, au moment où il allait monter à cheval pour passer la revue de la garnison de Vienne. Il a aussitôt envoyé le comte Paar, son aide de camp général, auprès du prince Reuss, ambassadeur d'Allemagne, pour lui exprimer le profond regret que lui inspirait ce douloureux événement.

Bientôt les principaux organes de la presse se sont exprimés dans les mêmes sentiments.

L'officieux *Fremdenblatt* dit que le génie de M. de Moltke est sincèrement reconnu même par ceux qu'il a vaincus. L'Autriche a appris à l'estimer, à l'admirer; de Moltke était plus qu'un général victorieux; il a élevé et formé l'armée pour le vainqueur. En outre, arrivé à l'âge d'un patriarche, il a eu le bonheur de voir les fruits de son labeur militaire et les bienfaits de la paix assurée par ce labeur. Il laisse une armée élevée et dressée conformément à son esprit.

La *Presse* relève l'invariable fidélité de de Moltke à son empereur et à sa patrie, la conscience admirable avec laquelle il s'acquittait de son devoir, sa modestie, la pureté de ses mœurs.

La *Nouvelle Presse libre* signale le désintéressement de de Moltke et son absence complète d'ambition. Sa mort sera un deuil pour le monde entier.

La *Gazette allemande* dit que de Moltke a été l'instituteur de la nation allemande et indirectement celui de toutes les nations, en ce sens que, dans l'armée, il ne faut pas voir seulement un instrument de guerre, mais une école pour les peuples.

¹ Voir notre numéro de mai 1891.

Plusieurs autres journaux viennois établissent un parallèle entre de Moltke, mourant au milieu des honneurs et jouissant de l'entière faveur du souverain, et M. de Bismarck, qui vit en disgrâce à Friedrichsruhe.

Au reste, en Autriche-Hongrie on sait encore que les beaux succès prussiens de 1866 tinrent moins à la stratégie tant célébrée aujourd'hui de leur major général qu'à l'inertie de son adversaire Benedek, qui ne put pas profiter de sa position centrale contre trois offensives décousues, et la pointe finale énergique de l'armée du prince royal sur Chlum. On sait aussi qu'il n'est pas dans les traditions de l'Autriche de se laisser abattre en une seule bataille. Si la diplomatie ne s'en était mêlée pour empêcher que l'archiduc Albert, le vainqueur de Custoza, ne remplace à temps l'infortuné Benedek, la victoire prussienne de Sadowa, berceau de la grande réputation de Moltke, n'eût pas été le dernier mot de cette courte et célèbre campagne.

En Angleterre les puissantes et innombrables voix de la presse se sont donné libre carrière tant sur l'homme que sur les événements auxquels il a pris part.

Le *Globe* dit que la campagne de France est ce qui a surtout frappé le plus l'imagination populaire ; mais cependant, beaucoup considèrent la campagne d'Autriche comme ayant donné lieu à des combinaisons militaires bien plus scientifiques. Dans cette dernière guerre, la Prusse n'avait pas autant la supériorité du nombre que dans la guerre contre la France.

Depuis Napoléon I^{er}, il n'y a pas eu de plus grand général que le maréchal de Moltke, lequel dans sa manière de faire n'a jamais été dépassé.

La *Saint-James Gazette*, partant de ce principe que le plus grand génie militaire est celui qui fait le plus de grandes choses avec le moins de forces à sa disposition ou même celui qui triomphe d'ennemis égaux en nombre et commandés par des généraux égaux en habileté, fait remarquer que, dans aucun cas, le maréchal de Moltke ne s'est trouvé dans ces conditions.

Dans les trois guerres qu'il a dirigées, les armées qu'il faisait mouvoir étaient bien supérieures en nombre à celles de ses adversaires. Ces dernières, pour une raison ou pour une autre, étaient de qualité inférieure et les généraux qu'il avait à combattre n'avaient jamais eu à déployer une grande science militaire.

La *Saint-James Gazette* dit en terminant :

« Le maréchal de Moltke a prouvé à toutes les nations de l'Europe combien il est nécessaire pour ceux qui veulent jouer au grand jeu de la guerre de s'assurer par avance qu'ils ont de bons atouts en mains. »

En *Italie* la plupart des journaux s'inspirent surtout de la presse allemande et célèbrent à l'envi la gloire du grand *penseur des batailles*. En outre, ils donnent soigneusement les titres de toutes les publications de Moltke et de son état-major, sans indiquer cependant la part de ses nombreux collaborateurs d'office.

En *France* l'opinion publique, frémissante mais souvent contenue, n'est pas aisée à résumer. Eloges glacés, rancunes vivaces, imprécations déchainées s'entrecroisent dans la presse de tous bords. Voici des appréciations de journaux de Paris du 26 avril :

La *France* dit : Nous souhaitons que les hommes qui disposent de nos destinées et qui tiennent en mains le jeu de la France, quand la France joue une grande partie, joignent aux qualités nationales un peu de ce mérite sérieux et sévère qui supplée au génie, et que posséda Moltke.

Le *Paris* s'exprime ainsi : Il y a trois hommes en Allemagne qui sont pour ainsi dire rivés l'un à l'autre et dont la collaboration étroite a fait l'état de choses présent, c'est Guillaume I^{er}, de Moltke et de Bismark. Les deux premiers sont morts, le troisième est réduit à l'impuissance ; que restera-t-il de leur œuvre ?

M. de Moltke avait des appréhensions, pour beaucoup elles se changent peu à peu en certitude.

Le *Soir* : Cet homme de guerre, tout entier aux nécessités brutales et violentes de la tactique militaire, a fait commettre alors à son pays une faute énorme dont nous subissons tous les déplorables conséquences et qui prépare à l'Allemagne, comme à l'Europe entière, les plus redoutables éventualités.

Du *Temps* : La France saluera avec respect ce mort. Certes, le génie stratégique de ce Danois naturalisé Allemand lui a été funeste, mais elle sait, tout en souffrant de blessures non cicatrisées, apprécier généreusement la hauteur des talents et la simplicité un peu fruste du caractère de cet homme de guerre.

Après cela donnons quelques citations textuelles et plus complètes de feuilles françaises des divers partis politiques :

La *République française* du 26 avril :

« Nous n'avons pas eu depuis un demi-siècle un ennemi plus impitoyable que le vieux soldat qui vient de mourir à Berlin, plus

chargé d'années, d'honneurs et de malédictions qu'aucun de ses contemporains. L'empereur Guillaume, le chef de la sanglante trinité, sentait battre parfois sous sa triple cuirasse de burgrave un cœur d'homme ; quand il s'écriait, au spectacle de la charge héroïque de Sedan : « Ah ! les braves gens ! » tout ce qui est humain ne lui était pas étranger. L'autre, celui qui survit, sait rester politique jusque dans ses haines, — du moins quand il ne s'agit pas de ses concitoyens. Mais celui-ci porta dans tous les actes de sa vie toute l'implacable rigueur de son cerveau de savant pour qui les hommes ne comptent pas plus que les pions de bois sur un échiquier, et toute la férocité sainte de son âme de piétiste pour qui la guerre est d'institution divine. Ce grand taciturne, dans les quelques discours qu'il a portés à la tribune du Reichstag, a prononcé quelques-unes des plus atroces paroles que ce siècle, ce noble siècle de justice et de progrès, ait entendues. Ce grand homme de guerre a déshonoré ses plus éclatantes victoires par des cruautés dont l'horreur, froidement calculée, a soulevé les consciences les moins sensibles — et qui cependant n'étaient pas inutiles...

Rien au monde n'est plus beau ni plus auguste que la science : je dirai pourtant que ce n'était qu'un mathématicien. Tout en lui était tiré au cordeau : le visage sec, anguleux, aux traits réguliers et froids, frappé comme une médaille ; l'âme — si l'on peut appeler cela une âme — qu'éclairait dans tous ses recoins la même lumière égale, métallique, comme un ciel septentrional aux jours où le soleil ne descend point à l'horizon, mais qui ne réchauffait jamais. La guerre, — la guerre détestée des mères, — toute horrible qu'elle soit, a sa poésie qui illumine devant l'histoire les figures d'un Alexandre, d'un Gustave-Adolphe et d'un Marceau. Il ne la connut jamais, ne s'en douta point, ne s'en soucia même pas. Il créa l'armée prussienne comme on construit une machine de fer et d'airain ; il organisa la guerre comme on prépare une expérience de chimie ; il gagna ses batailles comme on résout un problème. Il avait de l'algébriste la méthode sûre, invariable, qui ne dévie jamais ; il avait de l'expérimentateur, la connaissance minutieuse de la valeur des choses et les hommes n'étaient pour lui que des choses. Il savait, à ne pas se tromper d'un kilomètre, ce que des jambes bottées peuvent fournir de lieues dans une journée et calculait ainsi, sans faire erreur d'une minute, l'heure précise où le prince royal arriverait sur le champ de carnage de Sedan et le maréchal de Manteuffel sur la frontière de l'Est. Et comme l'un des premiers soucis du mécanicien est de connaître la force des résistances, il savait estimer à leur valeur exacte celles qui lui étaient opposées, physiques ou morale, et ne se trompa pas davantage, qu'il s'agit d'un Benedeck ou d'un Faidherbe, d'un Trochu ou d'un Chanzy, des troupes désorganisées de l'Empire ou des mobilisés de Gambetta.

Quand il s'aperçut un jour, vers la quatre-vingt-dixième année, qu'il n'y avait plus assez d'huile dans la lampe, il jugea qu'il n'apporterait plus à la tâche qui lui était confiée les clairvoyances et les énergies nécessaires et, soldat qui ne connaissait que l'intérêt du service, il demanda lui-même à son roi — son maître — de le relever de sa faction. L'huile consumée jusqu'à la dernière goutte, la lampe s'est simplement éteinte. Il faisait partie de la Chambre des seigneurs de Prusse et du Reichstag, et n'y vota jamais qu'avec le gouvernement, parce que la consigne pour le caporal est d'obéir toujours au sous-officier.

Des trois fondateurs de l'empire allemand et de la grandeur prussienne, un seul reste — et celui-là n'est plus qu'un révolté...

Entré au grand état-major général prussien au printemps 1832, Moltke se fait attacher à la section topographique. Le futur maréchal trouve dans ce savant corps un champ d'action illimité pour ses travaux militaires, historiques et littéraires. De cette époque laborieuse datent deux ouvrages, l'un sur les *Rapports de la Belgique et de la Hollande depuis leur séparation sous Philippe II jusqu'à leur réunion sous Guillaume I^{er}*, l'autre sur la *Pologne*, qui se distinguent déjà par les qualités d'écrivain, la précision et la netteté si rares pour un Allemand, que possédait le maréchal de Moltke.

C'est alors que M. de Moltke, désireux de compléter ses connaissances par un voyage d'études, demande un congé pour parcourir une partie de l'Europe et de l'Asie.

En 1834, il visite l'Italie ; l'année suivante, il se rend en Orient.

A Constantinople, il devient le favori du ministre de la guerre qui lui donne le soin de réorganiser les troupes turques et le confie au sultan Mahmoud qui l'emmène avec lui dans ses tournées.

Pendant ce séjour de cinq ans, de Moltke pousse jusqu'au Tigre et à l'Euphrate et prend part en 1839 à la campagne contre le vice-roi d'Egypte, Méhémet-Ali.

Cette période de la vie du maréchal est l'une des plus intéressantes, grâce au recueil de lettres particulières éditées par la suite sous le nom de *Lettres sur l'Orient* et dans lesquelles il a raconté ses impressions et les aventures de ce curieux séjour à la cour du sultan réformateur. Les qualités de style font de ce petit livre une des plus agréables relations de voyage qui existent ; la verve, l'esprit, la grâce la plus charmante marquent ses descriptions et ses récits ; de plus, on sent percer à chaque page le penseur, le fin politique, le géographe érudit, l'homme de guerre consommé. M. de Moltke eut l'occasion de mettre ces dernières qualités au service de Mahmoud, lors de la désastreuse guerre entreprise par le sultan contre son puissant vassal révolté, Méhémet-Ali. La coopération de de Moltke aux opérations militaires cessa avec la fameuse bataille de Nisib où, le 24 juin 1839, l'armée ottomane, forte de 30,000 hommes, fut mise en

déroute par les 10,000 Egyptiens d'Ibrahim, fils de Méhémet-Ali, conseillé par un officier français. Il est juste d'ajouter que le général ottoman avait refusé de suivre les conseils de de Moltke.

Cet incident détermina l'officier prussien à quitter la Turquie. Vers la fin de cette même année (1839), il rentre à Berlin et se marie, le 20 avril 1842, à Mlle Mary de Burt, qui devait mourir en 1868 sans laisser d'enfants.

M. de Moltke était alors major. Il continue la série de ses voyages et de ses études. En 1845, il fait, en compagnie du prince Henri de Prusse, oncle du roi Frédéric-Guillaume IV, un voyage à Rome, d'où il rapporte des travaux topographiques, artistiques, historiques, etc. Le fruit de ses études se retrouve dans les *Contorni di Roma*, qu'il publia quelques années après, et dans les *Excursions du comte de Moltke*, qui ne parurent qu'en 1879 dans la revue berlinoise la *Rundschau*.

De la même époque date son *Histoire de la guerre russo-turque de 1828-1829*.

Après avoir rempli différentes fonctions, M. de Moltke est nommé colonel en 1851, puis en 1856 général major (général de brigade). Attaché comme aide de camp à la personne du prince Frédéric-Guillaume, le futur empereur Frédéric I^{er}, il l'accompagna à Saint-Pétersbourg, aux fêtes du couronnement d'Alexandre II. Il profita de ce nouveau voyage comme il l'avait fait des précédents. Les lettres qu'il écrivit de Russie à sa femme ont été publiées en 1877; elles forment un digne pendant aux lettres de Turquie.

En 1856, en 1858 et en 1861, M. de Moltke accompagne encore le prince Frédéric-Guillaume en Angleterre. Il revint du premier de ces voyages par la France où il vit la cour impériale et où il visita la capitale pendant une quinzaine de jours. Pendant ce séjour, de Moltke écrivit à sa femme onze lettres destinées à lui rendre compte de ses impressions. Ces lettres, qui ont été publiées *in extenso* en 1878, marquent une très grande bienveillance pour la cour et pour le régime impérial qui le séduisait par son caractère absolutiste et dictatorial. Cependant l'œil perçant de l'officier prussien décèle à travers la splendeur la faiblesse constitutionnelle du régime et les vices de sa brillante armée.

Enfin, le général von Reyhert, chef d'état-major général, étant mort, M. de Moltke fut nommé à ces fonctions le 18 septembre 1858.

La guerre venait d'éclater entre la France et l'Autriche; de Moltke et ses lieutenants suivirent avec la plus grande attention les péripéties de la lutte dans les plaines de la Lombardie et le résultat de leurs études fut une *Histoire de la campagne d'Italie* en 1859.

En même temps, de Moltke était chargé de préparer un système nouveau de défense de toutes les côtes allemandes et entreprenait des voyages à cet effet.

Déjà, depuis 1860, l'armée avait subi une réorganisation complète; il fallait en éprouver la valeur. Le conflit danois, en 1864, fournit l'occasion cherchée. Le plan de campagne fut élaboré par M. de Moltke et le résultat de ses opérations fut, comme on sait, l'annexion à l'Allemagne des duchés de Lauenbourg, de Holstein et du Slesvig.

La guerre qui éclata en 1866 à la suite de l'affaire des duchés danois, entre la Prusse et l'Autriche, permit au chef d'état-major de Moltke de déployer ses talents stratégiques sur un théâtre plus vaste. Promu général d'infanterie, il accompagna le roi qui avait pris le commandement en chef de l'expédition, et se tint auprès de sa personne pendant la bataille de Sadowa. Ce fut ensuite sous sa direction que l'armée se porta en avant, marchant sur Vienne. Le 22 juillet, le général de Moltke accordait une trêve de cinq jours, pendant laquelle se conclut un armistice accompagné des préliminaires de la paix.

Le traité de Prague consacra le succès de l'armée prussienne en stipulant la cession de la Vénétie par l'Autriche, l'expulsion de l'Autriche hors de l'Allemagne, la création d'une Confédération de l'Allemagne du Nord unie à l'Allemagne du Sud par un lien national et l'annexion à la Prusse d'une population de plus de quatre millions d'âmes.

L'accroissement en prestige et en confiance était plus grand encore. L'idée de la fondation de l'empire était dans toutes les têtes, Le roi, MM. de Bismarck, de Moltke et de Roon étaient les chefs de ce mouvement irrésistible. M. de Moltke recueillait alors les premiers tributs de l'hommage de ses concitoyens. On le reçut en triomphe à Berlin. Sur la proposition du gouvernement, les Chambres prussiennes, s'associant aux acclamations de la foule, accordèrent à de Moltke une dotation de 200,000 florins qui lui servit à acquérir la propriété de Kreisau, en Silésie.

Ces témoignages d'admiration n'endormirent pas la vigilance de M. de Moltke qui ne songea qu'à une chose : maintenir l'armée victorieuse en état de remporter de nouveaux succès pour l'achèvement de l'œuvre commencée. Aussi l'année 1870 le trouva-t-elle prêt.

Il est inutile de s'appesantir sur le rôle joué par M. de Moltke dans la guerre de 1870. Les opérations qui ont donné à l'Allemagne l'armée et la place de Metz, qui ont amené la capitulation de Sedan, qui ont étendu l'occupation de l'étranger sur le tiers de notre territoire, ont été élaborées par l'état-major général qu'il dirigeait, et si soldats et officiers allemands ont eu leur part dans ces victoires, c'est à l'intelligente impulsion qui les animait qu'il faut faire remonter leurs plus brillants succès.

A la fin de la guerre, M. de Moltke fut appelé, avec les plus grands personnages de l'empire, aux divers conseils qui eurent pour objet la capitulation de Paris, l'armistice, les préliminaires de paix et

plus tard la possession militaire ou l'évacuation des derniers départements occupés.

En récompense de ses services, M. de Moltke fut élevé, le 16 juin 1871, à la dignité de feld-maréchal, puis nommé comte et membre de la Chambre des seigneurs de Prusse; il reçut, en outre, une forte dotation sur les cinq milliards; sa statue fut élevée à Parchim sa ville natale, et à Cologne, et son nom fut donné à un des forts de Strasbourg et à une corvette.

Les villes de Berlin, de Hambourg, de Magdebourg, de Leipzig, accordèrent au maréchal de Moltke le titre de citoyen honoraire et la circonscription électorale de Memel-Heyde-Krug lui assura un siège au Parlement de l'empire.

Dix-huit ans encore de travaux devaient couronner cette vie de labeur. M. de Moltke est resté à la tête de l'armée allemande; il a notamment présidé aux grands travaux de fortifications qui ont été entrepris en Alsace-Lorraine, à Mayence et sur la frontière russe.

Le vieux maréchal représentait au Reichstag, depuis la guerre, comme nous l'avons dit, la circonscription de Memel; il n'a guère paru au Parlement que pour défendre les projets de loi militaire, mais ses discours ont toujours produit une grande sensation.

Enfin, le 3 août 1888, l'heure de la retraite sonna. On se souvient de l'imposant caractère de cette retraite du vieux maréchal et des témoignages de sympathie qui la saluèrent en Allemagne.

M. de Moltke fut remplacé à la tête du grand état-major général par son ancien adjoint, le général de Waldersee, mais jusqu'à sa mort le vieux maréchal a conservé la haute direction des affaires militaires. Ses conseils étaient toujours demandés. On vit même encore apparaître la figure austère et desséchée du vieux maréchal une ou deux fois à la tribune du Reichstag. Il est mort en pleine activité intellectuelle et doué encore, malgré son âge avancé, d'une étonnante présence d'esprit.

L'Autorité du 27 avril :

En sept jours, il anéantit la puissance autrichienne, alors que la même destruction avait coûté à Napoléon, en 1805, deux mois, en 1809, trois mois d'efforts.

A Sedan, 80,000 soldats, à Metz, 170,000, à Paris, plusieurs centaines de mille hommes armés tombèrent en son pouvoir.

Ces victoires inouïes n'ont été mélangées d'aucune défaite. M. de Moltke meurt invaincu.

Si le génie d'un homme se mesurait à ses succès, le maréchal prussien prendrait rang auprès d'Alexandre et César. Mais la réussite n'est pas le suprême critérium.

Comme M. de Moltke, Wellington ne subit jamais de revers, et, cependant, il ne viendra à l'esprit de personne de préférer le vainqueur de Waterloo au vaincu.

Il ne serait pas davantage équitable de voir dans M. de Moltke l'égal de Napoléon. Celui-ci est d'une autre classe, d'un autre ordre ; sa place est marquée aux côtés, sinon au-dessus, d'Alexandre, d'Annibal et César. Et le Prussien qu'on rencontre dans le voisinage de ces quatre hommes prodiges n'est pas Moltke, mais Frédéric.

Non seulement M. de Moltke n'est pas l'égal de Napoléon, mais il ne lui est pas semblable.

Il n'a ni ses ruses profondes, ni sa fertilité inépuisable de combinaisons, ni son coup d'œil, ni son ubiquité, ni sa prescience, ni ses inspirations foudroyantes.

Qu'on étudie l'histoire de M. de Moltke, on ne trouvera rien d'analogue à la dernière phase de Marengo, où le premier consul, avec une armée désorganisée et quelques renforts, déjà en retraite, arrête instantanément un retour offensif qui culbute l'armée victorieuse et, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, remplace un désastre par un triomphe.

M. de Moltke n'a jamais rien accompli de comparable à l'exploit de Friedland, où Napoléon saisit le moment précis du passage de l'Alle par l'armée russe, la laisse franchir la rivière, pour l'y acculer ensuite et la détruire.

Il n'aurait jamais conçu la manœuvre de Dresde, par laquelle, profitant d'un ravin qui séparait les diverses fractions de l'ennemi, Napoléon isole et détruit vingt mille hommes.

Rien de pareil dans la carrière de M. de Moltke. Au contraire, au milieu de ses plus éclatants succès, nous relevons des fautes graves.

Les batailles de Wœrth et de Forbach se livrent sans son ordre, en dehors de lui, deux jours plus tôt qu'il ne les avait prévues.

Il ne tente rien pour détruire le corps de Mac-Mahon en pleine déroute, les corps de Faily et de Douai entraînés dans la retraite.

De même, il n'utilise pas la victoire que ses troupes ont remportée à Forbach. La bataille a été livrée le 6 ; et c'est seulement le 14, à Borny, qu'il reprend contact avec l'armée de Metz. Sans les lenteurs incroyables qui paralysèrent ses mouvements, cette armée, malgré qu'un de ses corps eût été surpris et battu, avait tout le temps nécessaire pour se retirer paisiblement et aller chercher, dans l'intérieur du pays, les renforts qui lui étaient nécessaires.

Sous Paris enfin, le 19 septembre, M. de Moltke laisse échapper tous les avantages que lui offrait la mauvaise attitude du 14^e corps. Le désordre qui se met rapidement dans les rangs de cette jeune troupe, sa retraite précipitée, ne suggèrent pas au généralissime prussien l'idée de pousser à fond, de brusquer l'attaque de la capitale, de tenter un assaut qui lui eût, suivant toutes apparences, réussi ce jour-là. Il permet à nos régiments de se ressaisir, à la défense de s'organiser.

Même omission dans la matinée du 2 décembre à Champigny. L'occasion s'offre à M. de Moltke de culbuter l'armée de Ducrot, il n'en profite pas, donne à nos renforts le temps d'arriver sur le terrain et de rétablir le combat.

Sans doute, ces répités ne nous servirent finalement à rien ; mais la faute n'en est pas moins grande de laisser son adversaire reprendre ses forces, quand les circonstances avaient permis de l'abattre.

M. de Moltke n'est donc pas ce stratège impeccable, qui distingue tout, prévoit tout, devine tout, que les auteurs allemands ont coutume de nous présenter.

Mais ce serait tomber dans une exagération égale que de ne pas lui reconnaître de grandes qualités militaires.

Il forma un corps d'état-major remarquable, très supérieur à ceux des autres armées européennes.

Sans porter aucune atteinte à la vieille discipline prussienne, il développa chez ses généraux une précieuse initiative, leur apprit à ne pas attendre des ordres qui, par la force des choses, souvent n'arrivent pas, à agir, à opérer, à marcher à l'ennemi d'eux-mêmes. Il les pénétra de cette grande maxime à laquelle l'armée prussienne doit toute ses victoires de 1866 et 1870, que « tout capitaine est à son poste s'il est au feu. »

Le premier, il conçut et pratiqua la tactique qu'impliquaient la grande portée des nouveaux canons, la nature de leurs projectiles, le tir rapide des fusils se chargeant par la culasse.

Aux épaisses colonnes d'attaque, en usage depuis le commencement du siècle, irrésistibles contre des fusils qui envoyaient péniblement à cent mètres une balle ou deux par minute, mais vouées à une destruction certaine sous les pluies de plomb que versent des fusils crachant à douze cents mètres dix projectiles par minute, il substitua l'emploi des lignes de tirailleurs, les cordons échelonnés se renforçant, se poussant, s'enlevant les uns les autres, offrant peu de prise aux coups de l'ennemi et lui faisant beaucoup de mal.

Il accomplit, dans le rôle de l'artillerie, des progrès non moins décisifs. Il ne se contenta pas d'en user comme on avait coutume avant lui, par groupes considérables, pour canonner les positions importantes. Il imagina de l'employer dès le début des combats, par fractions, sur les diverses parties de son front, d'en faire en quelque sorte la carcasse de sa ligne de bataille. Maniée de cette façon, l'artillerie prussienne jetait l'incertitude et l'inquiétude dans les rangs ennemis, décimait, désorganisait et démoralisait les bataillons et les escadrons qui, selon les antiques traditions, se faisaient un point d'honneur de rester groupés et immobiles sous ses coups, usait en détail et peu à peu l'armée adverse, de telle sorte qu'au moment décisif elle n'avait plus la force de repousser l'attaque de l'infanterie.

Enfin, et c'est peut-être son plus grand titre à la gloire militaire, M. de Moltke pénétra les troupes placées sous ses ordres, du général au soldat, de cette conviction que, en dépit des progrès de l'armement, la victoire reste à celui qui ose, qui entreprend, qui attaque.

Voilà pour la préparation à la guerre. En campagne, s'il a commis de nombreuses fautes, — nous avons indiqué les principales — il fit preuve, toujours, d'une imperturbable ténacité, et parfois d'une grande pénétration.

A Saint-Privat, où il commande en personne, assurément, nous ne le voyons imaginer aucune de ces manœuvres variées, brillantes, imprévues, dans lesquelles Napoléon excellait, il ne lance pas ces coups de tonnerre qui partaient si vite que l'ennemi ne les pouvait parer ; mais, comme un bûcheron infatigable, sans se décourager, quoi qu'il lui en coûte, quelque atteinte qu'il reçoive lui-même, il frappe ses adversaires jusqu'à ce qu'ils succombent.

La garde prussienne est décimée ; sans compter ses morts, il engage les Saxons, tout ce qu'il a sous la main, et ne s'arrête que la position enlevée, que la victoire acquise.

Apprenant le mouvement de Mac-Mahon vers le Nord, il juge — avec trop de justesse, hélas ! — que notre armée de Châlons ne possède pas les qualités voulues pour l'opération entreprise, que pour les trois quarts — 1^{er}, 5^e et 7^e corps — elle est profondément atteinte par la retraite de Wœrth, que le dernier quart — le 12^e corps — se compose en partie de régiments de marche. Il se rend compte que cette armée n'est taillée, ni pour marcher vite, ni pour enfoncer rapidement les troupes qui lui seront opposées. Il l'arrête donc vers Mouzon avec les divisions appelées de l'Est, tandis qu'il rabat sur elle les contingents du prince royal, la serre, l'écrase et la capture.

Malgré ces deux exploits, M. de Moltke fut plutôt un tacticien qu'un stratège, plutôt un éducateur qu'un combattant. Il est difficile de lui trouver en France un analogue. Nous le rencontrons en Angleterre, chez Wellington, qui, lui aussi, se distinguait par une extrême ténacité, qui, aussi, découvrit une tactique — défensive, celle-ci — contre laquelle vinrent se briser les armes françaises, jusque-là irrésistibles.

Quant à mettre M. de Moltke sur le même plan que Napoléon, ce serait n'avoir le sentiment ni des proportions, ni des hauteurs, ni des voisinages.

Il y a entre eux la distance qui sépare le talent du génie, Delaroche de Michel-Ange, Boileau de Victor Hugo.

L'Intransigeant du 27 avril :

Bien qu'en fait, le maréchal de Moltke n'exerçât plus aucun commandement et qu'il eût abandonné la direction de l'état-major général, toujours inscrit sur les contrôles de l'armée, il était le plus ancien

soldat de Prusse et le conseiller encore écouté du jeune empereur. Son rôle, en ce siècle, a été considérable. Il a contribué, en effet, sinon à créer, du moins à perfectionner la machine militaire allemande, toujours menaçante pour la paix de l'Europe. On ne citera de lui aucun de ces exploits légendaires qui font la renommée des héros. On n'a jamais vu de Moltke, l'épée haute, chargeant comme un Blücher à la tête des bataillons ou des escadrons. Il était moins homme de guerre sur le champ de bataille et capable d'inspirations soudaines, que tacticien et organisateur patient.

Dès 1859, il avait compris quel parti la Prusse pourrait tirer de son armée et du service obligatoire. Il s'était attaché à la pourvoir d'un armement supérieur et à préparer une mobilisation rapide de toutes les forces du royaume, de façon à mettre en cas de guerre, mathématiquement toutes les chances de son côté, en ne laissant rien à l'imprévu.

L'expérience de 1864 lui prouva que la machine fonctionnait aussi bien que possible. La campagne de 1866 en Bohême appela sur lui l'attention de l'Europe.

Au lendemain de Sadowa, il se remettait à la besogne avec cette conviction qu'une guerre était inévitable entre la France et l'Allemagne. Il s'empessa de remédier à tous les défauts remarqués dans l'armée allemande pendant les campagnes précédentes. Il acheva de se renseigner d'une façon précise sur l'organisation militaire française et prépara, dans le silence du cabinet, les plans d'invasion de notre pays.

Lorsque la guerre éclata, l'Allemagne était prête, et personne mieux que de Moltke ne connaissait la supériorité de son armée sur la nôtre. L'artillerie allemande particulièrement était pourvue d'un matériel nouveau qui lui assurait un avantage considérable ; les effectifs prussiens étaient de beaucoup plus nombreux que ceux de nos régiments ; les approvisionnements de toute nature, à peu près nuls chez nous, ou dispersés et gaspillés, étaient, en Allemagne, en état parfait ; les moindres détails de la mobilisation et de la concentration des troupes avaient été prévus.

Au premier ordre venu de Berlin, la machine fonctionna.

De Moltke ne redoutait qu'une brusque offensive de l'armée française, dont les soldats, en Crimée et en Italie, avaient fait preuve de qualités merveilleuses ; mais l'incurie du gouvernement impérial, la désorganisation de nos forces, l'indécision du commandant en chef, la mésintelligence qui régnait entre les généraux français, tout concourut à la réalisation des plans de l'état-major allemand et à l'écrasement de nos troupes.

De Moltke avait la chance de trouver en face de lui non seulement des incapables, mais des traîtres comme Bazaine. Il dut à une série de fautes inouïes commises par ses adversaires, des succès qui dépassèrent de beaucoup ses espérances.

Depuis 1871, de Moltke personnifiait en quelque sorte l'armée allemande. Il a formé des élèves nombreux qui sont aujourd'hui à la tête de celle-ci, partageant les haines et la manière de voir du vieux maréchal. De Moltke n'était pas seulement un soldat veillant à la défense de sa patrie, mais un dévot du culte de la force, un partisan presque mystique de la guerre.

Aussi était-il l'ennemi acharné de la Révolution et du socialisme, le représentant quand même d'une nation de fer, militairement organisée et hiérarchisée. Elle est de lui cette parole qui le peint tout entier : « La paix perpétuelle est un rêve, et ce n'est pas un beau rêve ».

De Moltke disparaît au moment même où cette Allemagne impériale commence à se désagréger.

L'armée prussienne compte-t-elle un autre de Moltke ? C'est peu probable. Guillaume II, à la fois autoritaire et brouillon, supporterait du reste impatiemment un tel coadjuteur ; mais nous ne devons pas oublier que l'empereur actuel pense, au sujet du rôle social de l'armée et de la guerre, ce qu'en pensait le maréchal qui vient de s'éteindre.

Le Petit Marseillais du 27 avril :

La vie de ce soldat farouche peut se résumer en deux mots : il n'a eu que deux passions : l'amour de la guerre et la haine de la France.

Il débuta dans la vie par une trahison.

A l'âge de douze ans, le jeune de Moltke fut admis à l'école des Cadets de Copenhague. En 1819, il était nommé lieutenant au régiment d'infanterie de Rendsbourg ; son oncle, servant sous les drapeaux de la France, avait été tué au passage de la Bérésina. L'avancement était lent dans l'armée danoise ; de Moltke n'hésita pas : il se rendit à Berlin, s'engagea dans l'armée allemande et fut classé en qualité de lieutenant en second au 8^e régiment d'infanterie à Francfort-sur-l'Oder. Quarante ans après de Moltke faisait la guerre au Danemark et battait ses frères. Plusieurs de Moltke sont morts sous l'uniforme bleu des Danois, face au traître, sur les remparts de Düppel.

Son portrait : un grand corps maigre et noueux, une face glabre sans lèvres et sans sourcils ; la peau de son visage était tannée comme le cuir bouilli de son casque ; deux plis profonds au coin de la bouche donnaient à sa physionomie la marque de son caractère triste et dédaigneux. Bismarck disait de cette bouche : C'est la porte d'un sépulcre !

On l'a surnommé le grand silencieux.

Cependant il parlait quelquefois. Et du fond du sépulcre, où gisait son âme glacée, montait une haleine froide, un souffle de mort, un

blasphème. Voici quelques-unes de ses phrases devenues historiques : « La paix n'est qu'un rêve... Et ce n'est pas un beau rêve ! »

Et celle-ci : « La guerre est une institution de Dieu, un principe d'ordre dans le monde. Pour la conduire vite et bien tous les moyens sont bons, sans excepter les plus condamnables.... »

Quant à sa haine de la France, outre qu'elle ressortait de tous ses discours, le prince de Bismark l'a, un jour dépeinte comme il suit, à propos de la déclaration de guerre de 1870 : « Lorsque la question espagnole devint brûlante, de Moltke parut tout à coup rajeuni de 10 ans. Quand je lui appris que le prince Hohenzollern avait renoncé au trône, il redevint vieux et abattu. Mais, dès que les Français se décidèrent à montrer leur mécontentement, je le vis aussitôt frais et jeune. »

Le maréchal avait, à cette époque soixante-dix ans.

Il y a peu de temps encore le vieux soldat retrouvait des forces et de la voix ; il les puisait dans son irréductible haine pour la voisine vaincue et déjà relevée. Chargé de ses quatre-vingt-dix ans, il quittait le nid d'aigle de Kreisau, en Silésie, et devant le Reichstag épouvanté par tant de menaces, étonné par tant de conviction, il grandit, exagéra les forces de l'armée française, il décompta nos batteries, énuméra nos bataillons, et dans sa bouche dégarnie, la menace de guerre s'enflait, s'envenimait ; une épouvante, une prédiction fatale de ruines sortait de ce sépulcre animé. Le Reichstag vota, sans compter, de formidables crédits.

Encore une victoire ! pouvait se dire le vieux maréchal en réintégrant son château de Silésie.

Sa mort a ranimé les discussions entre les partisans de l'école allemande et ceux de l'école russe. Je ne puis pas dire que ces derniers soient absolument impartiaux, car on est rarement juste envers un adversaire, et chacun savait ici que de Moltke était notre ennemi. Il l'avait dit ouvertement, il y a quinze ans en plein Parlement à Berlin.

Me permettez-vous donc, au moment où un concert d'éloges s'élève autour de la tombe du vainqueur de Sedan, de vous résumer ici quelques-unes des critiques formulées contre lui par quelques généraux de l'école russe ? J'ai entendu hier formuler ces critiques par un officier supérieur de grand avenir, et je vous les transmets à titre de symptôme, sans en prendre d'ailleurs la responsabilité.

« De Moltke restera comme le premier des organisateurs militaires ; mais il n'a jamais été un grand tacticien. » Ces mots résument toute la pensée de mon interlocuteur.

La première assertion n'est pas discutable. Le maréchal de Moltke a su tirer un admirable parti de ces deux qualités maîtresses du peuple allemand : l'obéissance outrancière et l'instinct scientifique. Il a fait de l'armée prussienne la plus disciplinée de toutes et la mieux

ouillée. Si le talent administratif et la patience obstinée peuvent être qualifiés de génie, là est le génie de M. de Moltke. Mais quant à le comparer à ces tacticiens fameux qui s'appellent Annibal ou Pyrrhus, Turenne ou Frédéric-le-Grand, Napoléon enfin, il n'y faut pas penser.

Quelle est en effet la qualité maîtresse du grand tacticien ? C'est de savoir battre, à armement à peu près égal, une grande armée avec une petite troupe. Quand Pyrrhus entreprit sa campagne, il avait 15,000 hommes de troupes à opposer à toutes les forces réunies de Rome et de Carthage, et il balança la victoire pendant dix ans. Quand Annibal descendit en Italie, il avait 26,000 hommes à opposer aux 70,000 Romains, auxquels il disputa, pendant seize ans, la Péninsule. Lorsque Turenne expulsa les Allemands de l'Alsace, il avait 12,000 soldats à opposer à 60,000. Dans la guerre de Sept Ans, avec une seule armée, le grand Frédéric en arrêta quatre, dont deux au moins (Autrichiens et Russes) se battaient admirablement. Et ne sait-on pas que, dans sa première campagne d'Italie, le jeune Bonaparte écrasa plus de 200,000 Autrichiens avec moins de 30,000 Français.

Voyez au contraire M. de Moltke ! Prenons successivement les trois guerres qu'il a dirigées. Toujours et partout nous trouverons de son côté la supériorité du nombre, la force brutale que donnent, non les audaces heureuses mais les gros bataillons.

Au Schleswig, en 1863, il avait deux fortes armées (Autrichiens et Prussiens) contre une petite, l'armée danoise. En 1866, dans la campagne de Bohême, tandis que l'attaque des Italiens paralysait un bon tiers des forces de l'Autriche et son meilleur général (l'archiduc Albrecht), qu'a-t-il fait à Sadowa, sinon réunir deux armées contre une seule ? La bataille, perdue jusqu'à trois heures par l'armée de Saxe qu'il commandait, ne fut gagnée que sur le soir par l'armée de Silésie, accourue à la rescousse. Encore est-il juste de dire que l'armement des Autrichiens était notablement inférieur à celui de ses troupes (fusils à piston et canons vieux modèle).

Et toujours, vous le voyez, dans toutes ses actions, la même pensée de nous nuire, de nous diminuer.

De Moltke aima moins l'Allemagne qu'il ne détesta la France.

Il a tiré de là son effroyable génie. Nous ne cracherons pas une dernière insulte sur sa dépouille mortelle, mais sa disparition ne peut cependant pas nous arracher des larmes. Il fut un vainqueur heureux sans générosité. Il voulait brûler Paris.

Dans sa gloire jusqu'au dernier soupir, il garde une sourde rancune, le désir inassouvi, la soif brûlante de la haine.

Pourquoi ?

Pourquoi ? Parce que la France, qu'il aurait voulue désarmée, ruinée, vassale ou morte, la France est guérie de ses blessures, rajeunie, toute puissante, respectée, orgueilleuse !

Le vieux soldat prussien emporte dans la tombe cette horrible vision. Il a vécu près d'un siècle, broyé des millions d'hommes ; il a fait pleurer des milliers de femmes, mères ou amantes ; il s'est attiré la malédiction de cent générations, pour voir, à la fin de tout, au seuil du tombeau, la France, son implacable ennemie, plus prospère, plus fière et plus redoutable que jamais.

Il semble que Dieu n'ait permis aux héros allemands de 1870 de vivre si longtemps que pour les faire assister à notre relèvement si rapide et si éclatant.

En *Russie* les appréciations sont diverses quoique généralement élogieuses avec quelques pointes de scepticisme. Une correspondance particulière du *Soleil* de Petersbourg 20 avril/2 mai, semble rendre exactement les principales nuances de l'opinion publique tout en fournissant, à cette occasion, d'intéressants détails sur la carrière du Grand-Duc Nicolas. Donnons-en quelques extraits :

A quelques jours de distance, la mort vient d'enlever deux généraux dont le nom, diversement illustre, restera dans l'histoire du dix-neuvième siècle : le feld-maréchal de Moltke, le vainqueur de la France en 1870, et le grand-duc Nicolas-Nicolaiévitch, le vainqueur de la Turquie en 1877.

Quel que fût le respect et le dévouement du peuple et des soldats pour le grand-duc Nicolas, oncle de l'empereur et ancien commandant en chef de l'armée du Danube, on peut dire que la disparition subite du célèbre de Moltke a produit ici, dans la population comme dans l'armée, une impression plus profonde. La personnalité et la tactique du vieux feld-maréchal étaient ici, depuis longtemps déjà, l'objet de toutes les discussions entre nos officiers d'état-major. De Moltke avait ses admirateurs fanatiques ; mais il avait aussi ses irréconciliables adversaires et ses détracteurs. En général, on ne l'aimait pas. On savait même que notre grand et regretté Skobéleff, que Dragomiroff et Gourko, l'avaient toujours vu d'un mauvais œil. Son esprit froid, calculateur, patient et méthodique n'était pas fait pour séduire les Slaves. On admirait les résultats obtenus par lui (tout en les déplorant comme bien vous pensez), mais on discutait l'homme, surtout le stratège.

Prenons enfin la campagne de France engagée par 1,100,000 hommes contre 300,000. Sur tous les champs de bataille, nous trouverons l'armée allemande numériquement supérieure à l'armée française. A Wissembourg, les Allemands ont tout un corps d'armée contre une simple division, à Reischoffen, une armée entière contre un simple corps. Sous Metz, il est constant que les Français eussent pu passer après Borny et Rezonville, sans l'inertie calculée du tortueux Ba-

zaine. Et ainsi de suite durant tout le reste de la campagne. Une seule fois les Allemands ont eu l'infériorité numérique, et ils ont été battus (à Coulmiers). Mettez en regard toutes les batailles livrées par Napoléon 1^{er}. Il n'en est pas une où ses forces n'aient été de beaucoup inférieures à celles de l'ennemi qu'il a vaincu.

Faut-il parler des combinaisons stratégiques de M. de Moltke ? Elles ont été heureuses, sans doute, mais peu variées. Les deux grandes guerres sont l'exacte répétition l'une de l'autre. En 1866, ses deux armées, parties de points divergents (Saxe et Silésie) convergent sur Sadowa, pour ensuite marcher réunies sur Vienne. En 1870 ses deux armées, parties des deux frontières (Alsace et Lorraine), convergent sur Metz, pour marcher ensuite réunies sur Paris.

Toutes ces manœuvres sont correctes, classiques ; mais où est l'imprévu, l'originalité, le génie ?

Tout le talent de M. de Moltke a consisté à rendre l'armée prussienne numériquement immense (idée empruntée à la Révolution française) et à la pourvoir d'admirables engins scientifiques (idée empruntée aux généraux américains de la guerre de Sécession).

Ajoutons, concluait mon interlocuteur, que M. de Moltke a été particulièrement soutenu dans son œuvre par l'esprit d'obéissance absolue qui caractérise si bien le soldat allemand et par cette autre qualité nationale du Prussien, l'aptitude aux longues marches, la résistance à la fatigue. Or, la rapidité des marches est, à la guerre, le principal facteur de la victoire, comme le démontre l'histoire militaire de tous les temps

Mais ce qui peut nous rassurer, nous autres Russes, c'est que nous avons à notre tour sur l'armée allemande la supériorité numérique (puisque la Russie renferme 115 millions d'hommes). Quant à la discipline, très différente chez nous de ce qu'elle est chez les Allemands, nous pouvons dire du moins qu'elle est aussi complète. Notre soldat ne pourra peut-être jamais réaliser les mouvements parfaitement automatiques du soldat allemand, mais il l'emporte de beaucoup sur lui par l'initiative et le ressort moral. Un fois son armée défaite, l'Allemagne est perdue ; voyez plutôt ce qui s'est produit après Iéna, en 1807. Chez nous, l'armée peut être défaite sans que la partie soit seulement compromise ; voyez plutôt en 1812, après le désastre de Borodino. C'est que le ressort moral n'est pas le même chez les deux peuples. Vaincu, l'Allemand se résigne à sa défaite ; vaincu, le Russe résiste toujours, même avec un tronçon d'épée.

Sans doute, on ne pourrait courber notre soldat sous le poids de cette servitude humiliante qui s'appelle en Allemagne la discipline militaire. On ne se permettrait pas de le battre et de l'insulter comme chez nos voisins d'au-delà du Niémen. Mais en revanche la discipline est faite, chez nous, de dévouement profond et d'affection de

l'inférieur pour son officier. Dans l'armée russe, on ne fait pas marcher le soldat par la peur; on le fait marcher par l'esprit de sacrifice, la sympathie et le respect envers ceux qui le commandent.

Je sais qu'on nous objecte toujours la fameuse campagne de 1877 et la longue résistance que la Turquie opposa alors à nos armes. Mais on oublie que le soldat turc est un des plus braves qui soient au monde: on oublie que son armement, fourni par les Anglais (fusils Peabody à répétition) était *alors* très supérieur au nôtre. — Les choses ont bien changé depuis treize ans! — On oublie enfin que la guerre se faisait à grande distance de notre base d'opérations (la Bessarabie), dans un pays sans voies ferrées, sans routes, hérissé de montagnes, très différent de la France du nord. On oublie surtout que nous avons remporté une victoire complète et que nos armées sont venues, en plein hiver, dicter la paix aux portes de Stamboul.

Il est vrai que la guerre a duré six mois, et qu'il eût été facile de la terminer en trois.

Le commandant de nos troupes était alors le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch, le pauvre prince dont la Russie pleure aujourd'hui la perte. Brave et loyal, chevaleresque et ardent, le frère d'Alexandre II avait un grave défaut qu'on lui a depuis assez amèrement reproché. Il méprisait l'ennemi. Sans doute ce fut un tort et un très grave; mais combien de vos généraux, et des plus illustres, sont tombés dans le même travers! Si les campagnes d'Algérie, de Crimée, du Mexique, du Tonkin avaient été, dès le début, entreprises avec des forces suffisantes, n'eussiez-vous pas évité bien des déceptions, bien des revers et bien des deuils?

Pour écraser du premier coup, les forces turques en 1877, il eût fallu mobiliser au moins sept corps d'armée; les Turcs en avaient davantage. Le grand-duc Nicolas crut pouvoir répondre qu'il ne lui en fallait pas plus de trois. Il franchit la frontière de Bessarabie avec 90,000 hommes, alors que les Turcs en avaient 300,000. Comment s'étonner qu'après ses premières victoires notre armée ait été arrêtée dans le triangle de Plevna-Schipka-Routschouk, par les trois armées d'Osman-pacha, de Méhémet-Ali et de Souleyman?

Il fallut alors, mais beaucoup trop tard, mobiliser une seconde armée pour dégager la première et faire avancer les réserves à grande distance. De là trois mois de retard, et l'effet des premiers succès absolument perdu.

Mais tous les tacticiens savent que la scène changea dès l'arrivée de nos réserves. Osman-Pacha fut bloqué dans Plevna, tout comme Bazaine l'avait été dans Metz, et le gros de l'armée, franchissant le Balkan, tourna Schipka, battit Souleyman et fonda sur Constantinople sans que rien pût retarder sa marche triomphale.

La mort du grand-duc Nicolas était bien faite pour réveiller ces souvenirs déjà lointains. D'ailleurs on s'instruit moins par ses succès

que par ses fautes, et la leçon de 1877 nous a profité. Nous ne méprisons plus nos adversaires, mais nous ne les craignons pas davantage. Ici comme à Berlin, comme à Paris, on travaille en silence. L'œuvre de régénération militaire, que vous avez entreprise depuis 1871, nous l'avons accomplie depuis 1877. Personne n'en doute, croyons-nous, ni ici, ni ailleurs.

La question des corps d'armée.

(Avec planche.)

Nous abordons aujourd'hui l'étude de cette question, une des plus importantes au point de vue militaire, qui se soit posée en Suisse depuis l'organisation de 1874. Les Chambres fédérales en sont nanties et, sauf erreur, la discussion doit intervenir au cours de la session actuelle.

Ne vaudrait-il pas mieux, toutefois, la renvoyer à la session suivante ? Nous le croyons, car, à notre avis, la question n'est pas mûre. Jusqu'ici, elle n'est guère sortie des milieux officiels qui, nous dit-on, l'ont examinée à fond, sans qu'on daigne accompagner cette déclaration d'aucun renseignement quelconque sur ce qui a constitué cet examen. A part cela, le sujet n'a été traité, avec quelque détail, que dans deux journaux militaires, l'*Allgemeine schweizerische Militärzeitung* et la *Monatschrift für Offiziere aller Waffen*. Tous deux se prononcent contre le projet.

Il y aurait donc lieu de ne pas faire voter celui-ci par surprise, mais de laisser l'opinion publique, qui chez nous est l'opinion de l'armée, procéder à son tour à une étude, et, pour cela, lui mettre sous les yeux, au moins les éléments de celle à laquelle s'est livré le département militaire. Nos sociétés d'officiers et de sous-officiers pourraient alors discuter la question en entendant des personnes compétentes la leur exposer. Et si le projet constitue un progrès, — ce que nous contestons, — le patriotisme étouffera certainement toute opposition.

Ceci dit, abordons notre sujet.

Message du Conseil fédéral à l'Assemblée fédérale concernant la création de corps d'armée. (Du 29 mai 1891.)

Monsieur le président et messieurs,

Depuis une série d'années, la question de la création de corps d'armée a été étudiée à fond par l'état-major général et par les officiers commandant nos grands corps de troupes. Ces études ont con-